

À la recherche de l'émotion perdue

Jean Pierre Girard, *Espaces à occuper*, nouvelles, Québec, L'instant même, 1992, 172 p.

Michel Lord

Numéro 67, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38876ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1992). Compte rendu de [À la recherche de l'émotion perdue / Jean Pierre Girard, *Espaces à occuper*, nouvelles, Québec, L'instant même, 1992, 172 p.] *Lettres québécoises*, (67), 29–29.



À la recherche de l'émotion perdue

Après *Silences*, prix Adrienne-Choquette 1990, un deuxième recueil d'un nouvelliste qui s'affirme avec force.

PRÉSENTATION
Michel Lord

IL Y A CHEZ JEAN PIERRE GIRARD deux ou trois choses qui donnent à son deuxième recueil de nouvelles un cachet très particulier : un style d'une vivacité extraordinaire, une habileté à entremêler parler populaire et langue savante, et une propension à s'ancrer dans l'imaginaire urbain, bien que l'on sente que le goût du «terroir» ne soit pas absent de ses préoccupations. Un terroir qui n'a évidemment rien à voir avec la mode d'avant les années 1960, mais qui serait plutôt son exact négatif, un peu comme pouvaient l'être déjà *La Scouïme* (1918) ou *Visages de la vie et de la mort* (1936) d'Albert Laberge.

Autrement dit, Girard a du mordant. Il a l'art de se promener entre ce que Bakhtine appelle le style haut et le style bas. Entre «i marchait encore drouette c't'hostie-là» (p. 86) et «Sous le poids de mes chuchotis, cuirasse de soie aux déchirures béantes, elle cède tout de suite» (p. 168), il y a tout un monde, il y a des mondes que Girard sait exploiter à merveille.

Pour tout dire, le recueil contient des nouvelles explosives qui se distinguent par une remarquable habileté à rendre compte de certaines situations solitaires, amoureuses ou amicales, douces ou violentes, comiques, dramatiques, étranges ou tragiques.

Il ne faut pas chercher d'unité factice dans ce recueil si ce n'est dans la récurrence de la présence d'un homme ou d'un garçon au centre du texte. *Espaces à occuper* parle bien dans ce sens de l'espace qu'un homme peut occuper dans sa vie, parfois dans sa voiture poussée à folle allure sur l'autoroute à la recherche d'une femme («La femme-Subaru»), entre deux vers d'une chanson de Jacques Brel («343 Nord») ou poussé à bout par un «bovin en Ford Escort» qui vous entre dans le pare-choc arrière («À la merci»).

L'espace, pour être toujours situé quelque part entre Montréal, Trois-Rivières et Paris, est toujours et d'abord un espace intérieur, et quelques passages rappellent que c'est avant tout de l'espace de l'écriture et de la fiction qu'il s'agit : «Quelqu'un cherche à dissiper une image qui, l'ayant séduit ou bouleversé, s'est cristallisée en lui.» (p. 64) En même temps, le texte se fait toujours un peu déchirure, car on sent que la narration cherche souvent à souligner l'importance du

réel et le caractère dérisoire de tout : «Comment écrire, ce soir, ou pourquoi ? Les phares à halogènes me brûlent déjà les yeux. Et la vie est là. À portée de ma main. Sur le trottoir.» (p. 75)

Bien que la qualité de l'écriture soit constante, certains textes de la dernière partie du recueil me paraissent les plus forts. D'abord, il y a «La penderie», qui est très étrange parce que le sens ne paraît pas très limpide, un personnage — probablement le double négatif et narcissique de l'acteur focalisé — étant caché dans une penderie :

[J]e le bais. Il est si beau. [...] C'est la confirmation de mon propre regard avide que j'ai aperçu dans ces yeux-là. Ces yeux-là me détestent et ce sont pourtant mes yeux. [...] C'est la bête en moi qui les voit et qu'ils voient. (p. 124, 139)

Il y a là comme un combat aveugle entre la conscience et ce qui en est caché, et ce n'est sans doute pas par hasard si un texte de Carl Gustav Jung est placé en épigraphe.

L'avant-dernière nouvelle, toute brève avec ses deux pages, raconte avec beaucoup de finesse «[I]a nuit où il devient un homme», comme si ce texte sortait comme par enchantement du précédent, comme si l'être de la penderie était sorti de sa cachette.

Le dernier texte, «La maîtresse de mon père», un des plus longs avec «La penderie» (une vingtaine de pages), pousse encore plus loin l'aventure amoureuse et filiale, le fils devenant l'amant de la maîtresse parisienne de son père. Tout se passe comme si dans les dernières pages de cette nouvelle, Girard était parvenu à une sorte de gravité qui, paradoxalement, transparait dans un style empreint d'une légèreté coulante qui fait de la lecture un véritable plaisir.

Espaces à occuper a quelque chose de la santé rabelaisienne et du raffinement proustien. Mais que tout cela appartienne au genre bref n'a rien du hasard puisque l'auteur dédie son livre «À ceux qui n'ont pas le temps».

En cette fin de siècle, la forme brève, comme le roman, peut elle aussi tout avaler, se faire gargantuesque et partir à la recherche de l'émotion perdue.

